

Nos rapports avec le groupe baignaient dans la quiétude. Nous avions affaire à des libéraux affranchis et à des révolutionnaires qui œuvraient à la gigantesque démolition de tous les murs édifiés par les préjugés et l'incompréhension.

Quelques flèches voletaient de temps à autre dans cet horizon limpide et nous rappelaient à l'ordre. Nous en repoussions les stigmates et ignorions vite les blessures. Égratignures d'amour-propre que tout cela. Ayons l'esprit ouvert et reléguons ces amers rappels aux oubliettes : anachroniques survivances d'un âge révolu alors que rien n'empêchait le libre déploiement du préjugé. Nous sommes là pour lever le voile. Quelques explications, des conseils de lectures judicieuses et les yeux de nos compagnons seront déssillés, à perpétuité. La lumière finira par briller de tout son éclat. C'est ainsi que nous nous donnions la réplique, Nessim et moi, des heures durant. Pour repousser ses éternelles inquiétudes, j'affichais un optimisme imperturbable. Je minimisais la signification de certains

mots et de certains gestes tandis que Nessim y décelait les signes d'une terreur qui ne se dément pas. Souvent je devais céder devant certains de ses arguments et me rendre à l'évidence. Quand il me reprocha d'avoir passé sous silence, dans mon article sur Chaplin, la prise de position de celui-ci contre l'antisémitisme, j'ai dû admettre que j'avais en effet consacré quelques paragraphes à ce qui nous tenait tous deux à cœur, que j'avais même cité les mots que Chaplin mettait dans la bouche de son héros à la fin du Grand Dictateur. Saïd, outrepassant son rôle de rédacteur en chef, élimina d'autorité ces paragraphes. Il ne m'en aurait pas parlé si je ne lui avais pas demandé d'explications. Sa réponse n'avait rien d'inattendu : exigences de la mise en page. Nessim le taxa d'hypocrisie, et j'essayai mollement de le contredire. Dans le fond, nous étions parfaitement d'accord. Du reste, un an plus tard, Saïd ne cachait plus son jeu. Un jour que je ne fis pas mon apparition au café, il donna des gages de son orthodoxie panarabe. Il annonça à l'assemblée qu'il censurait attentivement mes écrits qui recelaient souvent un fort relent sioniste.

Nos pronostics et notre lecture des événements, à Nessim et à moi, étaient les mêmes mais j'avais la velléité, malgré les résistances du présent, d'espérer en des temps meilleurs et de persister à croire en une coopération aussi malaisée que nécessaire. Loin de reprocher à Nessim son intransigeance, je l'y engageais au contraire. Ainsi l'équilibre se rétablissait. Dans les chemins du risque où je m'aventurais, il était ma caution et mon garde-fou.

Nessim lisait attentivement les œuvres de tous les

grands dramaturges : grecs, français ou anglais, contemporains ou classiques, bien qu'il n'ait jamais mis les pieds dans une salle de théâtre. Il était sous l'effet d'une fièvre semblable à celle de ses modèles et, en quelques jours, il acheva la rédaction d'une tragédie aux résonances contemporaines. Ses personnages, par contre, portaient des patronymes hellènes. Exercice bien inoffensif, Bagdad ne possédant pas de tréteaux. Si personne ne sait si la pièce est jouable ou non, l'auteur aura, au moins, une satisfaction d'amour-propre : elle sera soumise au jugement des lecteurs. Sa parution prochaine était déjà annoncée dans les journaux. Mesure de prudence ou simple souci de phonétique, l'éditeur éprouva le besoin d'islamiser le nom de famille de Nessim et Abraham devint Ibrahim. Quelle différence ? Il s'agit bien du même patriarche, père d'Isaac et d'Ismaël, dont il est question dans la Bible et le Coran. Mais on ne pouvait tromper si aisément la vigilance de Nessim. Juif il était, juif il se présentera au public. Le visage d'Abraham ne sera pas travesti sous l'anonymat d'Ibrahim, et l'entêtement de l'auteur frustrera définitivement les quelques dizaines de lecteurs éventuels de cette œuvre gréco-judéo-irakienne.

Nessim forçait sa nature et s'employait constamment à juguler ses profondes impulsions. Craignant sa véritable spontanéité, il en affichait une d'emprunt : cheveux toujours en bataille, chemise que n'encombraient jamais la cravate et qui laissait sa poitrine largement offerte au vent. Mettant un grand soin dans le débraillé, il ne faisait que dissimuler son

élégance naturelle. Il s'évertuait à cacher la tendresse de son regard sous des airs de dureté et de cruauté et ne réussissait jamais qu'à grimacer une insolence quelque peu comique. Il marchait rapidement et au cours de nos longues promenades j'étais forcé d'adopter son rythme. Nous avions l'air d'être engagés dans une course. Il se dépêchait, pressé par un besoin urgent de mouvement. Sur place, il serait imperceptiblement amené à démasquer son visage d'écorché, à mettre à nu sa blessure vive qui lui appartenait en propre et qu'il tenait à soustraire à la cruauté des regards étrangers. Il ne prenait rien au sérieux et décelait la farce dans les situations les plus dramatiques, mais il suffisait qu'on touchât inconsciemment cette corde secrète pour qu'il se transformât en pierre.

Au seuil de cette porte invisible, il s'arrêtait net, figé. La scène qui se déroula devant ses yeux d'enfant resurgissait de l'ombre dans sa nudité et dans toute sa violence. Qui, parmi nous, n'était pas marqué par le Farhoud ?

Nous avons vécu pendant des siècles dans la fierté de notre bonne intelligence avec les Musulmans. Il a suffi d'une nuit pour que treize siècles de vie commune et de bon voisinage s'écroulent tel un échafaudage de boue et de sable.

Farhoud. Nous étions au début de mai. Le vent chaud de l'été soufflait depuis quelques semaines et, déjà, nous avons installé nos lits sur le toit. Nous dormions. Le signal fut lancé. Bagdad était une ville libre et les bédouins pouvaient faire main basse.